

DERNIER AMOUR
À CONSTANTINOPLE

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe serbe est rigoureusement phonétique : à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes :

ć = <i>tch</i> mou (match)	j = <i>ill</i> (feuille)
c = <i>ts</i> (tsar)	s = <i>ss</i> (lisse)
č = <i>tch</i> dur (Mandchourie)	š = <i>ch</i> (chou)
e = <i>é</i> (pré)	u = <i>ou</i> (roue)
g = <i>g</i> (gare)	ž = <i>j</i> (je)
h = <i>kh</i> (halva)	

Milorad Pavić

DERNIER AMOUR
À CONSTANTINOPLE

MANUEL DE DIVINATION

Traduit du serbe par Jean Descat

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
Poslednja ljubav u Carigradu (1994)

© Jasmina Mihajlović
Illustrations © Ivan Pavić
© 2000 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-854-6

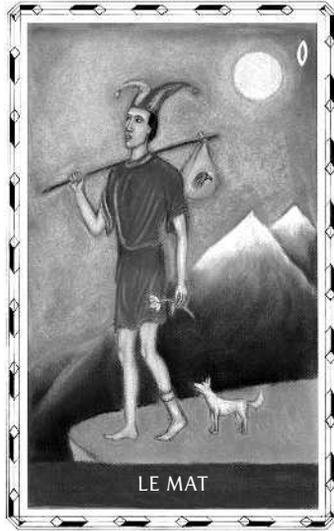
Major arcana (les arcanes majeurs) est le nom d'un jeu de vingt-deux cartes servant à la divination. Ces cartes sont numérotées de zéro à vingt et un et, avec un autre jeu plus grand, *minor arcana* (les arcanes mineurs), de cinquante-six cartes, constituent le tarot (*tarok, tarocchi*). L'origine du tarot est rattachée aux prêtres (hiérophantes) des mystères d'Eleusis en Grèce et, selon certains, remonte à la tradition des cultes d'Hermès. Ces cartes sont souvent utilisées dans leurs pratiques divinatoires par les Tsiganes qui, dit-on, ont apporté cette « langue » secrète de Chaldée et d'Égypte en Israël et en Grèce, pour la répandre ensuite sur les bords de la Méditerranée. Pour autant que l'on sache, le tarot est en usage depuis environ sept siècles en Europe centrale, en France et en Italie. Il est aujourd'hui universellement connu. Les plus anciens spécimens de tarots que l'on ait conservés datent de 1390 et 1445 (jeu de minchiate, du musée Correr à Venise).

Les arcanes majeurs se répartissent ordinairement en trois groupes de sept cartes. Lors de la divination, le sens que possède chaque carte par elle-même et par rapport aux autres est interprété par le cartomancien, qui connaît la signification (clé) des cartes, ou qui leur attribue lui-même un sens qu'il garde secret. La signification de la carte de tarot change selon qu'elle tombe à l'endroit ou à l'envers. Si la carte tombe à l'envers, sa signification est inversée. De nos jours, le tarot et ses clés font l'objet de nombreux manuels qui diffèrent souvent beaucoup les uns des autres. À la base du tarot on trouve la symbolique de la conscience collective

de l'homme. Les symboles et les clés du tarot renvoient à la Grèce antique, à la Kabbale, à l'astrologie, à la numérologie, etc. La force mystique et la sagesse ésotérique sont atteintes en vingt et une initiations par le Mat, qui est à la fois la carte zéro, la carte médiane et la dernière carte de l'arcane majeur.

CLÉS DES ARCANES MAJEURS
POUR LES DAMES DES DEUX SEXES

CLÉ SPÉCIALE
LE MAT



Outre sa langue maternelle, il parlait grec, français, italien et turc, il était né à Trieste dans une famille de commerçants et de mécènes serbes, les Opujić, qui avaient des bateaux sur l'Adriatique, des champs de blé et des vignes au bord du Danube. Dès l'enfance, il avait servi dans l'escadron de son père Haralampije Opujić, officier dans la cavalerie française. Il savait qu'au moment de l'assaut et pendant l'amour, l'expiration est plus importante que l'inspiration. Il portait des uniformes somptueux, dormait, au plus fort de l'hiver, dans la neige sous sa voiture, pour ne pas chasser sa chienne lévrier russe et ses petits. Il pleurait, au milieu des combats, quand ses bottes jaunes s'abîmaient et avait quitté l'infanterie pour ne pas laisser perdre son harnachement. Il était fou de beaux chevaux et leur tressait la queue, achetait à Venise sa vaisselle d'argent, adorait les bals, les mascarades et les feux d'artifice, et se sentait comme un poisson dans l'eau dans les salons et restaurants où il y a des femmes et de la musique.

Son père disait qu'il était fou comme la *košava*¹ et qu'il marchait au bord du gouffre, il ressemblait tour à tour à sa mère, à son aïeul, à quelque fils ou petite-fille qu'il n'avait pas encore. C'était un homme de haute taille et de belle prestance, il avait le visage blanc, une fossette comme un nombril au milieu du menton, les cheveux longs, épais, noirs comme le charbon. Ses sourcils étaient lustrés comme des moustaches et ses moustaches tressées comme un fouet à lanières. Au long des interminables voies militaires de Bavière, de Silésie et d'Italie, les femmes admiraient sa fière allure, sa façon de monter à cheval et sa longue chevelure qu'il faisait sécher devant l'âtre des auberges quand il était las des vicissitudes de la vie militaire. Parfois, elles lui mettaient des robes de femme et une rose blanche dans les cheveux, lui prenaient son dernier sou dans les bals, lui cédaient leur lit quand il était malade ou fatigué, et pleuraient quand la cavalerie quittait ses quartiers d'hiver. Quant à lui, il disait que tous ses souvenirs se trouvaient dans son sac à vivres.

Arborant un sourire de femme par-dessus lequel avait poussé sa barbe, le jeune Opujić, depuis son enfance, avait accompagné son père dans ses pérégrinations. Plus tard, engagé lui aussi dans la cavalerie française, il avait parcouru l'Europe depuis Trieste, Venise et le Danube jusqu'à Wagram et Leipzig, et avait grandi dans les bivouacs, en faisant une guerre tous les dix ans. Sa mère, Mme Paraskeva Opujić, lui envoyait vainement des « gâteaux aux noix tristes ». Le jeune Sofronije avait mis son diable au monde avant d'avoir des enfants. Il tenait un de ses yeux de sa grand-mère, grecque avant tout, l'autre de son père, serbe après tout, et le jeune Opujić de Trieste voyait le monde de travers. Il murmurait :

– Dieu est celui qui est, je suis celui qui n'est pas.

Il portait depuis le berceau un grand secret bien caché. Il avait le sentiment que, chez lui, en tant qu'être humain, quelque chose clochait. Naturellement, il avait un ardent

1. Vent froid qui souffle en Serbie, du nord-est au sud-ouest, depuis les Carpates. (*N.d.T.*)

désir d'y remédier, et en même temps il avait un peu honte de ce désir, comme d'une visite incongrue. C'était comme une petite fringale qui lui faisait mal au-dessous du cœur, ou comme une petite douleur qui s'éveillait dans son âme comme une faim. Il avait oublié à quel moment était né en lui ce désir, cette secrète aspiration au changement qui avait pris la forme d'une force étriquée et désincarnée. Comme s'il était allongé, joignant le bout de son majeur et de son pouce. Il cédait au sommeil, sa main tombait du lit, ses doigts s'écartaient, et il sursautait avec le sentiment d'avoir lâché quelque chose. En fait, c'était lui-même qu'il avait laissé échapper. Et le désir était là. Un désir terrible, impitoyable, si pesant qu'il s'était mis à boiter du pied droit... Ou encore il lui semblait qu'un jour, il y avait bien longtemps, il avait trouvé une âme dans son assiette de chou et qu'il l'avait mangée.

C'est ainsi qu'était née en lui cette chose puissante et mystérieuse. On n'aurait su dire si c'était une folle ambition liée au métier des armes, le vain désir d'avoir un ennemi véritable ou un allié sûr, ou si le jeune Opujić voulait avoir avec son père un autre type de rapports. Était-il attiré par le Sud, était-il tenté, lui, cavalier de l'Empereur, par les empires déchus qui s'étendent des Balkans au Péloponnèse, avait-il dans le sang quelque chose de son aïeule grecque dont la famille s'était enrichie en faisant du commerce entre l'Europe et l'Asie, ou s'agissait-il d'un bonheur de troisième ordre, d'un de ces désirs troubles et puissants qui ne laissent jamais en repos le visage de l'homme et le montrent tour à tour tel qu'il sera en sa vieillesse ou tel qu'on le pouvait voir quand ses oreilles seules le portaient à travers le monde? Car le visage de l'homme respire, son souffle, sans cesse, aspire et rejette le temps.

Depuis lors, il s'employait constamment à réaliser son rêve, à provoquer dans sa vie un profond changement, mais il le masquait du mieux qu'il pouvait et ses actes étaient souvent incompréhensibles pour son entourage.

Le jeune Opujić cachait une pierre sous sa langue, comme un secret, ou plutôt il cachait un secret sous sa langue, comme une pierre, et son corps avait subi un changement qu'il était difficile de cacher et qui entraînait peu à peu dans la légende. Les femmes furent les premières à le remarquer, mais elles ne dirent rien. Puis ce furent les hommes de son régiment qui se mirent à le plaisanter en public, et la nouvelle se propagea dans toutes les garnisons.

– Il est comme une femme. Il peut toujours ! disaient en riant les officiers de son régiment.

Depuis ce jour décisif, le jeune Opujić portait son secret à travers le monde et gardait au ventre sa virilité toujours prête. Son onzième doigt s'était dressé et s'était mis à compter les étoiles. Et il était resté ainsi. Cela ne le gênait point, il chevauchait avec entrain, mais jamais il ne soufflait mot de son secret, qui était peut-être la cause de tout.

– Il fait l'imbécile, disaient ses camarades en chevauchant vers le nord-ouest, vers l'inconnu.

C'est pour faire plaisir à son père qu'il allait ainsi dans la boue des chemins, mais le père en question, ce Haralampije Opujić, il ne le rencontrait guère. Il le voyait parfois en souvenir, la nuit, dans leur palais de Trieste, soulevant sa tête de son oreiller et prêtant longuement l'oreille.

« Qu'écoute-t-il ? se demandait l'enfant étonné. Notre maison ? La guerre ? Le temps ? La mer ? Les Français ? Son passé ? Ou prête-t-il l'oreille à la peur qui surgit du futur ? Car l'avenir est l'écurie d'où sort la peur. »

Mais bientôt sa mère replaçait sur l'oreiller la tête de son mari, pour qu'il ne s'endormît pas ainsi, le cou tendu et les oreilles grandes ouvertes. Aussi redouté de ses subordonnés que de ses supérieurs, le vieil Opujić avait pour son fils plus d'amour que sa mère. De ses lointains champs de bataille, il veillait sur lui. Son fils ne l'avait pas vu depuis longtemps, il ne savait plus à quoi il ressemblait et se demandait s'il serait capable de le reconnaître. Ne parlons même pas de sa mère, restée à Trieste. Ce n'est pas pour rien qu'elle disait de lui :

– Il est fait de deux sangs différents, le serbe et le grec. Il changera l'insomnie en arc-en-ciel et le sommeil en boutique.

Mais le lieutenant Opujić était comme ses lévriers: il entendait et voyait derrière les coins. C'était déjà un vieux briscard, il s'était aguerri à quatorze ans à la victoire d'Ulm et à vingt-deux à la défaite prussienne, mais, au fond de son cœur, c'était encore un gamin écervelé. Il voyait toujours son père derrière un coin et entendait sa mère derrière l'autre. Et il avait un grand désir de les rencontrer. Il ne savait pas qui il était.

SEPT PREMIÈRES CLÉS

PREMIÈRE CLÉ
LE BATELEUR



– Voulez-vous que je vous allaite, *mon lieutenant**¹? demanda la fille au jeune Opujić, à l'entrée d'une tente, dans un faubourg d'Ulm.

L'attention du lieutenant fut attirée par un oiseau qui volait sur place au-dessus de la tente, et qui semblait retenu par une laisse. À l'intérieur de la tente, une voix d'homme chantait *Les souvenirs sont la sueur de l'âme*. Opujić paya et entra.

Sous la tente, debout sur une table, chantait un bateleur dont la taille était entourée d'un serpent avalant sa queue. Il avait des roses rouges dans les cheveux. Pour finir sa chanson, il lança, par-dessus sa canine, une note aiguë, semblant viser l'oiseau qui volait au-dessus de la tente pour l'abattre comme l'aurait fait une flèche. Ensuite, il proposa ses services aux visiteurs. Pour le quart d'un napoléon d'or, il pouvait

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.É.)

dévoré le prénom de n'importe quelle personne présente, et pour quelques sous de plus il avalait aussi le nom.

– Ceux qui veulent bien ne s'appelleront plus comme ils s'appelaient en entrant ici ! Si vous avez la clé d'une maison qui a été démolie pendant la guerre, je peux la reconstruire dans les moindres détails en jetant simplement la clé dans un chaudron, car chaque clé produit un écho qui décrit fidèlement pour l'oreille la forme et la dimension de la pièce dont elle garde l'accès.

Pour finir, le bateleur proposa aux personnes présentes de formuler en pensée un souhait : il aiderait à sa réalisation, et Mlle Marie se ferait un plaisir d'allaiter à la sortie chacun de ces messieurs pour le remercier de sa visite. Quand ce fut le tour d'Opujić d'imaginer un vœu, le bateleur demeura stupéfait, bien que les vœux des personnes présentes ne lui fussent pas communiqués ; il descendit prestement de sa table et s'apprêta à se sauver.

« Point trop ne faut d'esprit en un seul jour ou de miel dans une seule fleur », pensa Opujić. Il rattrapa le bateleur, le saisit au collet, s'assit sur un tonneau et le fit asseoir sur son genou.

– Tire la langue ! ordonna-t-il.

L'autre ne se fit pas prier.

– Est-ce qu'il pleut ?

Bien qu'il ne plût pas, le bateleur fit oui avec la tête.

– Tu mens ! Crois-tu pouvoir te jouer de moi comme de l'oiseau qui vole au-dessus de ta tente ? Sais-tu qui je suis ?

– Je le sais, et c'est bien pour cela que je voulais me sauver. Tu es le fils du capitaine Haralampije Opujić de Trieste.

– Bon, maintenant, venons-en au fait. Peux-tu oui ou non réaliser les souhaits ?

– Dans ton cas, je ne peux pas. Mais je sais comment faire et je vais te le dire. Dans un sanctuaire de Constantinople, il y a une colonne à laquelle est fixé un bouclier de bronze. Le centre du bouclier est percé d'un orifice. Si tu formules ton souhait en introduisant le pouce dans cet orifice et en

traçant un cercle autour sans détacher la main de la paroi de bronze et sans retirer le pouce de sa niche, tu seras exaucé. Mais fais attention, mon bon monsieur, et prends bien garde. Quand Dieu veut châtier quelqu'un, tout en exauçant son souhait, Il lui inflige un grand malheur. C'est peut-être ainsi qu'Il traite Ses préférés, on ne sait pas et peu importe. Alors prends garde, mon lieutenant. Et n'oublie pas la chanson *Les souvenirs sont la sueur de l'âme*.

– Je ne crois pas un mot de tout cela, repartit le lieutenant, mais je vais quand même te poser une autre question. Peux-tu m'aider à retrouver mon père? Je ne l'ai pas vu depuis que la pierre a maigri et le vent grossi. Je sais qu'il s'est replié vers Leipzig, mais j'ignore où il est en ce moment.

– Je l'ignore, mais je peux te dire que le jeudi un groupe de vide-goussets et de charlatans vient dans cette tente donner un spectacle pour les incrédules. Ils jouent les morts de ton père, le capitaine Haralampije Opujić.

– Comment, ses morts? Mais il est vivant!

– Je le sais bien, mon lieutenant, qu'il est vivant. Mais le spectacle s'appelle bel et bien *Les Trois Morts du capitaine Opujić*.

– Je n'en crois pas un mot, répéta le lieutenant, et il alla se coucher.



Le jeudi, cependant, il se renseigna. Dans la tente du bateleur, on jouait en effet les trois morts de son père Haralampije Opujić. Sitôt entré sous la tente, le jeune Opujić attrapa un des masques et lui demanda comment ils osaient représenter la mort d'un homme bien vivant. Mais l'autre répondit sans s'émouvoir :

– Sachez que le capitaine Haralampije Opujić a payé lui-même la représentation. C'est un grand amateur de spectacles, mon cher monsieur, un bienfaiteur du théâtre et de la comédie. En ce moment-ci, il est sur l'Elbe.

Sachant fort bien que les Opujić de Trieste étaient des mécènes réputés qui soutenaient le théâtre, le lieutenant n'avait plus qu'à prendre place et assister au spectacle. En le voyant, acteurs et spectateurs demeurèrent pétrifiés. Ils l'avaient reconnu. Il leur dit de commencer.

Un homme en uniforme de l'armée française et portant une fausse barbe fit son entrée. Il jouait le rôle du capitaine Opujić. Quatre femmes et une fillette l'entouraient. L'une d'elles s'adressa à lui :

– Mettons tout de suite les choses au point : je ne suis pas l'esprit de ton bisaïeul maternel, ni, à plus forte raison, son vampire. Il est trépassé, et rien ne reste de lui, ni son corps ni son esprit. Mais comme les trépas ne meurent pas, je suis là. Je suis sa mort. Et celle-ci, près de moi, est la mort de ta bisaïeule. C'est tout ce qu'il reste d'elle. Si tu as bien compris, je continue. Ainsi donc, chacun de tes ancêtres a eu une seule mort. Pour toi, les choses sont différentes. Tu auras trois morts, et les voici. Cette vieille femme, là, cette beauté et cette fillette, ici, sont tes trois morts. Regarde-les bien...

– Et c'est tout ce qu'il restera de moi ?

– Oui. C'est tout. Mais ce n'est pas si mal. Seulement, mon capitaine, fais bien attention, tu ne remarqueras pas tes morts, tu les franchiras comme un arc de triomphe et tu passeras ton chemin en les ignorant.

– Mais qu'arrivera-t-il après ma troisième mort, quand je revivrai pour la troisième fois ?

– Pendant un certain temps, tout le monde, y compris toi-même, aura l'impression que rien ne s'est produit et que tu es toujours vivant. C'est alors que surviendra ton dernier amour et qu'une femme capable de te donner un enfant posera les yeux sur toi. À l'instant même, tu disparaîtras de la face du monde, car la troisième âme ne peut pas avoir de descendance, tout comme celui qui revit pour la troisième fois ne peut avoir d'enfants...

À ce moment-là, la tente fut plongée dans l'obscurité et on entendit des grognements d'ours. Quand la lumière revint, on vit l'homme en uniforme français (celui qui figurait le capitaine Opujić) en train de se battre à mort contre un ours gigantesque. L'homme donna un coup de couteau à l'animal qui, dans un râle d'agonie, urina sur lui et l'étrangla. L'homme et la bête s'abattirent sur le sol... Les gens applaudirent, les acteurs distribuèrent aux spectateurs une cuillerée de colybe¹ pour le repos de l'âme du défunt et quelqu'un constata que c'était la première mort du capitaine Haralampije Opujić. Ce fut ensuite le tour de la seconde.

La belle femme de la première scène fit son entrée en disant :

– Vous, humains, ne savez pas mesurer vos jours. Vous n'en mesurez que la longueur, et vous dites qu'ils durent vingt-quatre heures. Mais vos jours sont parfois plus profonds que longs, leur profondeur peut atteindre un mois, voire une année entière. C'est pour cela que vous ne savez pas embrasser votre vie du regard. Sans parler de votre mort...

À ces mots, le capitaine Opujić entra à cheval dans la tente, une longue-vue à la main, et repoussa les spectateurs. Derrière lui surgit un officier autrichien armé d'un fusil. Le capitaine se retourna et ajusta sa longue-vue. Alors l'autre le tua à travers la longue-vue. Le capitaine tomba de cheval et l'animal, libéré de son fardeau, sortit de la tente et partit au galop dans la nuit... C'était la deuxième mort du capitaine Opujić. Et on distribua une autre cuillerée de colybe pour le repos de son âme.

Là-dessus, la fillette de la première scène fit son entrée et s'inclina.

– Ne pars pas encore. Mes défunts se sentent mal ce soir. Mets-moi un doigt dans l'oreille, que je sache que tu es là même quand je serai endormie. Écoute ! Le cœur bat dans le noir la somme des années qui s'achèvent en nous...

1. Plat rituel à base de blé concassé et bouilli servi après des funérailles orthodoxes. (*N.d.T.*)

C'était l'annonce de la troisième mort du capitaine, la benjamine. Sur la scène, il faisait nuit, tout comme dehors. Deux hommes portant chacun une lanterne et un sabre s'avançaient l'un vers l'autre. Visiblement, ils s'apprêtaient à se battre en duel. L'un des hommes figurait le capitaine Opujić dans son uniforme français, l'autre un officier autrichien. Celui qui tenait le rôle d'Opujić s'arrêta soudain, planta son sabre dans le sol, y accrocha sa lanterne et s'écarta avec l'intention d'attaquer l'autre par derrière. Il s'approchait de son adversaire dans l'obscurité, il le regardait, debout, sa lanterne à la main, à quelques pas de lui. Perplexe, il n'arrivait pas à comprendre ses intentions et se demandait pourquoi il s'était arrêté. Ainsi, pris au dépourvu, il alla lui-même s'empaler sur le couteau de l'Autrichien qui l'attendait dans le noir, loin du sabre et de la lanterne qu'il avait eu la ruse de laisser plantés au milieu de la rue. C'était la troisième mort du capitaine Haralampije Opujić.

« Je n'y comprends rien », se disait le jeune Opujić en sortant de la tente.

À ce moment-là, une voix se fit entendre derrière lui :

– Il vaut mieux que tu ne comprennes pas !

Quand le lieutenant se retourna, il aperçut le bateleur aux roses dans les cheveux et il lui demanda :

– Où est la vérité ? Mon père est-il vivant, oui ou non ?

– Tout homme a deux passés, répondit le bateleur, l'un s'appelle « Ralentissement ». Ce passé-là grandit en même temps que lui et s'achemine avec lui de sa naissance vers sa mort. L'autre passé s'appelle « Passage étroit » et remonte de l'homme vers sa naissance. Ces deux passés sont d'inégale longueur. Selon que c'est l'un ou l'autre qui est le plus long, l'homme tombe ou ne tombe pas malade au moment de sa mort. Dans le deuxième cas, il continue à édifier son avenir par-delà la tombe et continue de grandir après sa mort. Quant à la vérité, elle se situe entre ces deux passés... Mais pourquoi mon lieutenant n'irait-il pas voir la Papesse ? demanda enfin le bateleur avant de s'éloigner.

DEUXIÈME CLÉ
LA PAPERSE



La Papesse pouvait lire dans les larmes des gens tout ce qu'ils rêvaient. Elle avait passé sa vie à Ulm, et, dans sa jeunesse, elle ne s'était pas occupée de divination. Elle disait :

– À quoi bon scruter le temps des autres si ce n'est que pour voir de quoi il est cousu ? Je n'ai nul besoin de savoir ce que les messieurs portent sur leur montre, ni l'heure qu'il est sous le corset des dames.

On raconte que, dans une rue en forme de coude, elle décida de se construire une maisonnette. Dès que les travaux de terrassement furent achevés, les maçons lui demandèrent ses cartes, lui dirent de les mélanger et de les couper et, sous chacune des soixante-dix-huit pierres des fondations, ils placèrent une carte face au sol. Sans regarder laquelle.

Un soir, dans cette maison, la Papesse fit un de ces rêves qui durent deux fois plus longtemps que la nuit où on les fait. Elle était étendue sur son lit, dont les quatre colonnettes étaient surmontées d'une boule métallique. Un homme et

une belle jeune femme s'approchèrent et lui lièrent le cou avec ses cheveux, qu'ils attachèrent ensuite aux barreaux du chevet. Ils soulevèrent alors le lit, juste assez pour que les cheveux se tendissent. Et ils lui dirent :

– Maintenant, nous allons emporter ta maison dans le ciel. Nous n'avons besoin pour cela que d'une bonne nuit. Nous sommes rapides et forts. Si tu ne protestes pas et si tu ne cries pas, nous ne te ferons rien. Mais si tu cries, tu verras aussitôt ta maison dans le ciel. Et nous te laisserons sur ton lit.

Elle cria et ils soulevèrent un peu plus le lit. Et pendant ce temps-là ils déplaçaient la maison et la chargeaient sur une voiture. Elle cria encore, ils soulevèrent un peu plus le lit avec elle dedans, et elle resta suspendue par les cheveux jusqu'au matin.

Elle se réveilla dans son lit, au milieu d'un terrain nu. Au cours de la nuit, on avait bel et bien volé sa maison, on l'avait emportée pierre après pierre, tuile après tuile. On ne retrouva jamais la moindre fenêtre, la moindre poignée de porte. Seul le lit à baldaquin et à colonnes était resté intact, mais il était presque dressé contre le mur de la maison voisine, de sorte que la Papesse était à demi étranglée par ses propres cheveux et voyait le sol sous ses pieds.

Par la suite, elle ne voulut pas se faire construire une autre maison et vécut chez ses voisins. Entre-temps, sur les fondations de la maison volée apparurent des roses blanches et rouges, des cyprès, des tournesols, du blé, des lis et des palmiers, l'« arbre de vie » et l'« arbre de la connaissance » poussèrent au milieu du jardin et il y avait partout des couronnes et des arches de feuilles et de plantes.

Depuis ce temps-là, la Papesse raconte qu'elle a une maison dans le ciel, qu'elle a son lit à baldaquin dans son jardin et qu'elle y tire les cartes.

C'est là que la trouva le lieutenant Opujić. Comme on le lui avait indiqué, il passa entre deux pierres, une noire et une blanche, et entra dans le jardin.

– Es-tu la Papesse? demanda-t-il à la vieille femme qui se trouvait là.

– Je suis la fille de la Lune, répondit-elle.

Le lieutenant la pria de lui tirer les cartes. Pour lui et pour son père. Elle lui dit de revenir le soir. Quand il revint, elle commença à étaler les cartes sur son lit. Après avoir retourné la première, elle déclara ce qui suit:

– Ton père appartient à un ordre aux liens étroits. Dans les monastères, on appelle cela des cénobites: ce sont des moines qui vivent ensemble, mangent ensemble, prient ensemble. Mais ici, dehors, là où nous vivons, ce sont ces gens-là qui, en général, possèdent le pouvoir et font les guerres. Ton père est puissant, il a un sabre à la main et une guerre gagnée sous ses bottes. Lui et les siens sont aussi d'excellents médecins, botanistes, chanteurs, maçons, viticulteurs, musiciens et écrivains.

« Quant à toi, continua la Papesse en regardant toujours la même carte, tu n'appartiendras pas au cercle de ton père. Malheur au fils du vainqueur! Jamais le monde ne sera à lui. Tu es dans ce cas. Ton père et ses semblables t'empêcheront de grandir, toi et leurs autres enfants. Tu vieilliras dans ton berceau. Tu rêves sans cesse de la maison de tes parents, tu préfères les icônes féminines aux masculines et tu seras un de ces solitaires qui vivent chacun pour soi. Tu mangeras et dormiras seul.

– Attends un peu, dit alors Sofronije, dans la même carte tu prédis à mon père une chose et à moi une autre. Comment est-ce possible?

– C'est bien simple. L'un boit du vin qui lui fait du bien, l'autre boit le même vin qui lui porte préjudice. Que peut-on y faire?

– Continue.

La fille de la Lune retourna une autre carte et y lut ceci:

– Ton père et les siens se soutiendront mutuellement comme une grande et sainte famille, ils porteront à travers des pays étrangers l'esprit d'une fraternité sacrée qui passe

avant tout. Ton père n'aura rien à lui car tout ce qu'il possède appartiendra à la communauté, même s'il croit que les biens communs lui appartiennent aussi. Son Église est aussi la leur, ou plutôt ils seront eux-mêmes cette Église. Ton père aime mieux le jour que la nuit et préfère les icônes masculines aux féminines. Tant que le pays que tu sers ira vers la puissance et l'abondance, il appartiendra à ton père. À ses pairs et à ses frères.

« Toi, mon joli, tu aimeras les blés et tu ne seras jamais un guerrier, mais tu apprendras les langues des ennemis de ton père. Tu posséderas l'art du beau langage, et sauras par là même te taire. Peut-être garderas-tu le silence pendant plusieurs années. Encore une chose. Ta botte droite te blesse-t-elle parfois ?

– Oui.

– C'est bien ce que je pensais. Pendant des années, tu porteras et cacheras au-dessous de ton cœur quelque chose de grand, un rêve, un secret ou un désir si vaste que ta jambe droite fléchit déjà sous son poids. Tu feras beaucoup de chemin en quête de ce désir, de cette faim, qui ressemble à la douleur, tu erreras par les routes à la poursuite de la douleur qui pousse cette faim à travers le monde. Et tu lutteras avec elle pendant des années. Seul et en te cachant. Car les gens de ton espèce ne peuvent pas se souffrir. Tu n'auras pas d'amis... Et par conséquent tu ne sauras pas qui tu es...

– Je sais très bien qui je suis, l'interrompt le lieutenant. Je suis celui à qui l'on crache dans la main lorsqu'il travaille et dans l'assiette quand il mange. Avaleur de couteaux et de ténèbres, je saute de pierre folle en pierre folle et mes pieds ne s'accordent pas. Dans une de mes poches pousse du blé, dans l'autre de l'herbe, je porte mon âme dans mon nez et on m'apprend à éternuer. Mon père fait pour moi la pluie et le beau temps, il pleut dans ma gamelle et il neige dans mon lit. Je suis celui qui se peigne avec sa fourchette, qui sème des couteaux et élève des dents, car mes cuillères ne

poussent pas lorsque je mange... Je n'ai nul besoin de ton conte bancal.

– De quoi as-tu besoin, alors, mon faucon ?

– Ton histoire, elle est masculine. Je l'ai déjà entendue dans les monastères. Où est la partie féminine du récit ? Me diras-tu où est la femme dans ta version, monastique, ou quel que soit son nom ? As-tu oublié les femmes ? N'as-tu que la version pour hommes seuls ? Je veux savoir qui est ma mère, qui sont mes sœurs, qui seront mes filles.

– Ça, je ne te le dirai pas. La réponse à cette question te sera donnée par une personne qui est la « troisième chaussure ».

– Qu'est-ce que c'est que cette troisième chaussure ?

– C'est une femme des deux sexes.

– Comment cela ? s'étonna le lieutenant.

– Les hommes n'ont qu'un sexe. Les femmes en ont deux.

Et prends garde à la troisième chaussure !

À cet instant-là, le jeune Opujić ressentit de nouveau au-dessous du cœur la petite faim tapie dans son âme semblable à la douleur. Dans ce jardin, il se sentait comme dans une église, baigné de vapeurs d'encens, il pouvait lire les odeurs et déchiffrer leur sens. Elles cheminaient à travers les plantes et le menaient à leur suite dans les entrailles de la terre. Le lis s'ouvrit à lui comme une pensée pure exempte de tout désir, comme la vie éternelle, comme l'allaitement dans un songe, comme le membre viril d'un âne, comme un vêtement inaccessible à l'homme ou comme un linge accessible à la jeunesse. La rose blanche répandit le parfum de la Thrace, d'Ève avant le péché, de la sueur de Mahomet, de l'âme humaine et du sang de Vénus libre de tout désir bestial. Quand ce sang la colora en rouge, la rose prit l'odeur de la passion, d'Ève après le péché, de la malédiction du diable et de la bénédiction divine. Et la rose églantine le cingla de la force vitale du dieu de la Guerre. Le cyprès se mit à bruire comme l'arbre sacré de la déesse de l'Amour, cela fleurait le paradis et la Sainte Montagne, le feu, le sceptre

de Zeus et la flèche de l'Amour, comme un feu embaumé, et la racine de l'arbre eut l'odeur de l'argent, de l'or et du bronze. Le blé sentait le corps du Christ, la Terre mère, la grenade et les profondeurs du sol, avec, en écho, un parfum de sel et de vin. Le palmier apportait la victoire sur la mort et la force mouvante. Les tournesols le regardaient, lui, et non le soleil, derrière la vieille femme l'arbre de la connaissance lui présentait ses cinq fruits, c'est-à-dire les cinq sens, et, derrière le lieutenant, les douze feuilles de l'arbre de vie firent place à un nombre égal de flammèches qui s'unirent aussitôt aux constellations célestes et à la douleur qu'il portait en lui.

Il vit alors que la Papesse recommençait à étaler les cartes sur son lit: ce fut tout d'abord le Bateleur puis le Pape, le Deux de Bâton, l'As de Denier, l'As de Coupe et la Tempérance.

– Voilà pour le lis, dit-elle.

Et elle retourna d'autres cartes. Sur le lit tombèrent le Mat pour la rose blanche, le Bateleur, le Pape et la Reine de Denier pour la rose rouge, et ce fut la Mort qui s'ouvrit pour la rose églantine. La Papesse échut elle-même au palmier, l'Impératrice au cyprès et au blé, le tournesol eut la Reine de Bâton et le Soleil, et pour l'arbre de l'amour et l'arbre de la connaissance la Papesse découvrit l'Amoureux et le Chariot.

– Ainsi, dans les fondations de ta maison volée, les plantes parlent le langage des cartes? demanda le lieutenant.

– Non. Cela fait déjà mille ans que les cartes parlent la langue des plantes, dans laquelle est inscrit le destin des hommes. Et la troisième chaussure est celle qui ne piétine pas les plantes.

À l'aube, quand il sortit du jardin, le lieutenant Sofronije Opujić avait l'impression d'être au bord d'un abîme. Une corneille enrôlée passa au-dessus d'eux, peignant le vent de ses deux ailes noires. Il sentit soudain sa solitude multipliée par deux. Elle grandit encore, s'arrêta un instant et revint au

nombre deux. Dans sa solitude, il y avait quelqu'un d'autre qui était seul. Il se dit que pour un solitaire, c'était une véritable aubaine.